

MARIE-NOËLLE FAURE

ALAYETTE

Les flammes de Mérindol

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529444

Dépôt légal : mars 2026

À Alayette, l'aïeule inconnue...

Un long, si long sommeil

Mais... mais que m'arrive-t-il ? Où suis-je ? Mon cœur bat, de plus en plus vite, de plus en plus fort. La sueur perle sur mon front, mes mains sont moites. Je sens le bois rugueux d'une table et la caresse du papier sur ma joue. Ai-je perdu connaissance ? Ah non ! Je me souviens. Je suis venue à la bibliothèque poursuivre mes recherches. Je tournais les pages, prenais des notes, revenais en arrière, corrigeais un paragraphe, considérais la correction avec satisfaction, puis raturais à nouveau, éternellement insatisfaite. Et là, tout à coup, une douce torpeur m'a envahie.

Tant pis, je finirai demain. Je glisse dans un sommeil délicieux, plonge dans des rêves lumineux. Et tout à coup, une porte jaillit. Une porte que je n'avais encore jamais vue, jamais remarquée. Je me lève, quitte ma table et mes chers livres endormis, abandonne mes carnets et mes crayons et tourne délicatement la poignée. Mais que se passe-t-il ? Un tourbillon m'aspire, me précipite dans les abysses de la bibliothèque. Les livres volent, les couvertures claquent. La porte s'est violemment refermée. J'essaie d'agripper la première échelle, mais je dégringole, toujours plus vite, dans un puits sans fin, sans fond...

Bam ! Ma course folle s'arrête. Je heurte le sol ! Je gémis, je glapis comme un petit animal blessé. Et là, tapis derrière des rayons, deux yeux, deux yeux mordorés, deux grands yeux mordorés, qui me fixent. Fruits de mon imagination ? La chute a été vertigineuse, j'ai dû me faire mal. Il me faut reprendre mes esprits. Non, aucune blessure, mais toujours ces grands yeux mordorés devant moi, intenses, flamboyants ! Serais-je dans l'enfer de la bibliothèque ? Je me ressaisis. Non, l'enfer de la bibliothèque n'est rien d'autre que la réserve des livres

censurés, trop blasphématoires, trop licencieux, trop... Je me lève, J'esquisse un pas. Je ne m'écroule pas. La chute a été rude, mais je retrouve mon équilibre, mon calme. Bon, si j'allais voir à qui appartiennent ces deux grands yeux mordorés. Le chat du bibliothécaire s'est probablement fourvoyé. Il attend qu'on vienne le chercher. Je vais le sauver, le délivrer de cet enfer livresque, le ramener à la lumière, à la beauté du jour.

J'avance, je siffle, je miaule, j'essaie de l'amadouer. Puis « Qui es-tu ? Que veux-tu ? » me demandent les deux grands yeux mordorés.

— Pourquoi viens-tu troubler mon sommeil, mon long, si long sommeil ? De quel droit ?

Je m'arrête. Des yeux qui parlent. Suis-je vraiment à la bibliothèque ? Aurais-je franchi l'infranchissable, traversé le miroir du temps ? Encore une de ces idées saugrenues qui me sautent à la gorge lorsque, pour mes recherches, je lis le destin de ces femmes torturées, puis brûlées. Combien de fois aurais-je voulu les rencontrer pour mieux comprendre, pour savoir qui elles étaient et pourquoi on s'était tant acharné contre elles. Ces deux grands yeux mordorés, n'était-ce pas là l'âme pupilline d'une « facinière », d'une « masco » ? Peut-être celle de mon aïeule provençale, la belle Alayette, qui, un jour, s'en était allée, à tout jamais. On dit qu'elle se serait envolée la nuit, on ne sait où. Au petit matin, on retrouva sa chemise soigneusement pliée sur une roche, mais d'Alayette jamais on n'eut de nouvelle au village. On la pleura. On l'oublia. Et si c'était elle, cette aïeule dont je recherchais en vain depuis des mois la trace, si ces deux yeux lui appartenaient. S'il m'était donné au fond de ce gouffre de la retrouver, de la rencontrer. Pas dans les feuillets des archives, pas dans les registres paroissiaux, pas dans les minutes des procès. Pas une aïeule de papier, mais une aïeule de chair et de sang. Je délire ! Je tremble ! Stop, mon imagination ! Reprends-toi ! Ne te laisse pas emporter par cette vague diffuse, submerger par cette sensation de vivre une rencontre exceptionnelle. Ton aïeule est morte il y a des siècles. Jamais tu ne la retrouveras, jamais tu ne la rencontreras, si ce n'est dans les archives, les registres et autres protocoles. Ressaisis-toi ! Tu l'as entendue parler

parce que tu voulais l'entendre. Ton esprit te joue des tours. Cherche plutôt le moyen de sortir de là. Grimpe les échelles, refais le chemin à l'envers, ouvre cette porte imaginaire, va te rasseoir au bureau. Travaille s'il est encore temps ! Sinon, empaquette tes affaires, tes carnets, tes crayons, et rentre chez toi ! Laisse ces deux grands yeux mordorés au passé. Elle devait être belle Alayette, trop belle pour certains, trop...

Je me réveille enfin, je suis assise à ma table de travail, entourée de livres, de carnets et de crayons. Il se fait tard. La salle est vide, froide, obscure. J'ai dû m'endormir d'épuisement, peut-être aussi de lassitude. Vaines recherches dans de vieux papiers. Plus je cherche, plus mon aïeule s'efface ! Je suis la dernière à quitter les lieux, comme d'habitude.

Et puis là, tout à coup, une porte. Une porte jaillit que je n'avais encore jamais vue, jamais remarquée. Franchement, ça frise l'obsession ! Je m'approche de cette porte, tends la main pour saisir la poignée. Mais elle s'entrebâille, puis s'ouvre. Sur le seuil, deux grands yeux mordorés qui me fixent, qui m'enloutissent. Ai-je franchi l'infranchissable, libéré Alayette de son long, si long sommeil ? Ils me regardent, flamboyants, puis, d'une voix douce, ils me disent :

— Attends ! Ne t'évanouis pas ! Je vais te raconter mon histoire.

De grands yeux mordorés racontent...

Je m'appelle Alayette. Je suis née quelque part en Provence au printemps, au début du xvi^e ou peut-être à la fin du xv^e siècle. Je suis trop vieille pour m'en souvenir avec certitude. « Je » dois bien avoir plus de cinq cents ans, ou du moins ce qui reste de moi, un corps de plus en plus flou, relique d'une vie bien singulière, et cette paire d'yeux mordorés, lueur du passé, qui te parlent. Non, tu ne rêves pas. Je suis bien ton aïeule inconnue, celle dont tu cherches en vain les traces. Je vis enfouie dans les archives de la bibliothèque, dans un registre paroissial. Je vis ? Disons que je dormais entre deux feuillets, d'un long sommeil, un sommeil éternel dont je n'avais pas envie de m'éveiller. Et puis tu as franchi la porte de l'infranchissable, le miroir du temps. Tu as dégringolé jusqu'à moi et tu m'as fait surgir hors de mon registre. J'ai hésité. Devais-je parler à une enquiquineuse de chercheuse ? Il en passe pas mal de chercheurs et de chercheuses dans les archives ! Pour eux, nous sommes un nom, ou juste un prénom, parmi d'autres. Que leur importe notre vie ? Nous ne sommes plus que des exemples servant à étayer telle ou telle thèse, qui varie au fil des siècles, au gré des modes. Des objets, voilà ce que nous sommes devenus. Au mieux, des sujets d'articles, de livres ou de thèses. Totalement désincarnés, comme ce vieux corps aux contours effacés. Mais avec toi, c'était différent. Tu cherches, tu ne trouves pas, peu m'en chaut ! Ce n'est pas pour cela que je me suis hissée jusqu'à cette porte invisible, jusqu'à toi. Lorsque tu étais au plus profond des archives, quelque peu déboussolée, cherchant désespérément à te raccrocher aux échelles et à ta raison, mon vieux corps estompé a ressenti quelque chose de fort. Mes yeux se sont alors entrouverts, ont brillé dans l'obscurité.

Enfin, c'est ce que tu as vu. Cette lueur venait d'ailleurs, du lien qui nous unit. Par-delà les siècles. Tu m'as trouvée non pas parce que tu voulais m'insérer dans un article ou tout autre écrit – je repose déjà dans le registre paroissial –, mais parce que tu voulais rencontrer ton aïeule. Le chaînon manquant de ton histoire. Et pour cela je vais te raconter la mienne.

Je m'appelle Alayette. Je suis née quelque part en Provence au printemps, au début du xvi^e ou peut-être à la fin du xv^e siècle. Le registre ne mentionne pas le nom de ma mère, mais uniquement celui de mon père, Pierre. Sa famille était venue du Piémont au début du xv^e siècle. Des Pauvres du Christ, des vaudois, auxquels le comte de Provence avait distribué des terres abandonnées que, par leur labeur, ils avaient fait fructifier. Nous vivions heureux, nous n'avons jamais recherché l'opulence. La parole du Christ était notre seule véritable richesse. Je savais lire, écrire et compter. Je lisais la Bible et je prêchais. Eh oui, ma descendante, les vaudoises prêchaient. Des femmes ! Une abomination pour le clergé traditionnel. Comment osions-nous remettre en question son pouvoir ? Depuis la malheureuse Ève, la femme n'était-elle coupable de tous les maux terrestres ? N'était-elle pas au service de Satan ? D'ailleurs, n'assimilait-on pas la « vaudoise » à la sorcière dans certaines contrées ? Pourtant, nous n'en étions pas. Je n'ai jamais volé jusqu'au mont Briso, comme le prétend la légende. C'est à pied, chaussée de misérables savates, que j'ai parcouru quelques centaines de lieues, du Lubéron au Forez.

Toujours de nuit, avec mes sœurs, car, le jour, nous nous cachions dans les forêts. Nous attendions l'obscurité pour repartir. La nuit, les loups hurlaient. Mais plus redoutables que les loups, les hommes, les prévôts, les prêtres et les soldats. Nous avons vu comment les cavaliers de l'Apocalypse s'étaient abattus sur Mérindol. Nous allions vendre nos fromages. En chemin, nous avons entendu le bruit des armes et des chevaux. Nous nous sommes réfugiées derrière d'épaisses broussailles, terrorisées. Nous les avons vus précipiter femmes et enfants du haut des murailles, passer les hommes au fil de l'épée. Des vaudois comme nous. Nous avons entendu la douleur des mères, la bravoure des pères et

la haine des assaillants. Des cris fulgurants. Puis, tout à coup, un silence assourdissant, un silence oppressant comme si les criminels, stupéfaits de leur propre atrocité, étaient restés pétrifiés. L'étaient-ils seulement ? Ou bien observaient-ils dans un silence satisfait l'ampleur du massacre ?

Que pouvions-nous faire ? Impossible de porter secours à nos sœurs et à nos frères. La plupart étaient morts, disloqués sur les rochers ou éventrés par leurs bourreaux. Nos yeux hébétés contemplaient la désolation. L'inhumain s'était dressé sur notre route. Nous l'avions rencontré dans l'insouciance de nos jeunes années, en avril 1545, sous le soleil printanier de Provence. Tiens, je me souviens précisément de cette date. Je devais avoir dix-sept ans. Je ne suis donc pas vraiment née au tout début du xvi^e siècle et encore moins à la fin du xv^e comme j'étais tentée de le croire. J'ai craint de mourir. J'ai survécu. Mais une part de moi a sombré ce jour-là. J'ai fui la Provence, trop belle, trop ensoleillée. Comment, pourquoi cette terre, bénie des dieux, avait-elle permis un tel crime ?

Mes sœurs et moi, nous avons longtemps marché, traversé des forêts, gravi des montagnes. Nous voulions vivre en paix, mais nous ne pouvions oublier. Nous ne pouvions pardonner. Lorsque nous sommes arrivées au mont Briso, nous avons compris que nous resterions à tout jamais des étrangères. Peu importait le traumatisme que nous avions vécu ! Nous étions les filles de Pierre le Vaudois, aux ancêtres piémontais, des vaudoises, sans doute arrivées là à califourchon sur un balai ou encore un bâton. Des vaudoises fauteuses de troubles, des sortilégeuses aux yeux trop grands, aux yeux mordorés, de cette couleur safranée qu'affectionnaient Satan et ses féales. Mais nous n'avons pas repris la route. Nous n'en avions plus la force, nous voulions vivre en paix. Les rumeurs coururent, mais elles n'eurent pas raison des filles de Pierre le Vaudois. Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. C'est à toi, ma descendante, ratte de bibliothèque férue d'histoire, d'en trouver la cause. Tu as ouvert la porte du passé. Moi, je ne suis plus qu'un vieux corps estompé aux yeux de feu, comme si la flamme qui avait embrasé les villages vaudois du Lubéron refusait de s'éteindre.

Fogat

Alayette avait donc bel et bien existé. Une aïeule de chair et de sang, pas un simple nom dans un registre ou une mention désincarnée dans un arbre généalogique. Mais elle demeurait insaisissable, une aïeule d'air et de feu. À ce mot, comme surgissant de ma mémoire, un fogat crépité. Je me revois dans la petite robe verte que j'aimais tant. Taillée dans une ancienne barboteuse, elle était à mes yeux tout un symbole : je n'étais plus un bébé, être étrange qui appartenait à je ne sais quel monde et qu'on affublait d'un vêtement bizarre dans lequel il était censé gigoter, mais une grande fille. Au fond du jardin, pour carnaval, on avait amassé des branches, érigé une pyramide éphémère. On brûlait les vestiges de l'hiver. On célébrait la venue du printemps. Puis stupeur ! À la cime du fogat, « bébé copain ». Le poupon de ma petite enfance, désarticulé, cassé à force d'avoir joué avec moi, mon unique « bébé copain », était en train de fondre, léché par les flammes. Qu'était donc la petite robe verte, symbole d'un avenir incertain, comparée à l'amour de mon « bébé copain », mon fidèle poupon ? Comment pouvait-on célébrer le printemps en brûlant l'amour éternel d'une petite fille ? Pas suffisamment grande pour vivre sans lui, pour vivre sans « bébé copain ».